



L'Ecrit vain n'existe pas...

Eliette-Anne Donnat

Pour Jean-Noël

Depuis le jour des temps, depuis la première sensation qu'éprouve le bébé à tester l'appui, la force de cet outil qui permet de modifier la blancheur de la page, jusqu'aux derniers et tremblants signes de l'adieu qui se profile, nous écrivons.

Cette première et magnifique liberté ne doit pouvoir à aucun moment nous être soustraite, à aucun instant, qu'elle se traduise dans l'encre ou dans le sang, qu'elle symbolise le cri ou la douceur, la douleur ou l'ennui, le mépris ou l'amour. Elle appelle l'homme dans sa toute puissance souveraine à s'élever vers elle, à se respecter.

Au plus près de nous, l'écriture restitue le secret magique de la pensée.

Ecrire bien sûr, mais pourquoi ? Pourquoi ne pas dire ? La parole serait-elle si légère qu'elle pourrait s'envoler comme disent les proverbes ? Et peser ses mots nous rendrait-il plus crédibles ?

Heureusement il n'est pas de règle en l'état ; si la conversation ne

requiert pas d'être en état d'émotion particulière, il est bien sûr des cas précis où le corps et la voix ne font qu'un et où il ne se pourrait pas que ce qui se presse derrière les lèvres supporte quelques mûres réflexions avant de s'élancer... et tant mieux !

Mais écrire ! Écrire parce qu'un trop plein d'amour se doit de se perpétuer sur ce support indispensable pour l'immortaliser. Poser les mots encore vibrants, encore palpitants sur un morceau de page blanche, sur le revers d'un livre ou le coin d'un journal, et puis les garder au chaud de soi ou les donner à l'autre au responsable de tout cela, pour qu'il s'en souviene....

A chaque instant fort de ma vie, à chaque émotion violente, les mots sont venus, baume sur la souffrance ou trop plein de bonheur, ils sont ma délivrance, mon évasion, ma revanche.

J'ai eu cette ineffable chance d'aimer fort, immensément et je crois pouvoir dire que je l'ai été en retour à la même dimension. Pour cet amour, j'ai inventé des mots qui m'étonnaient d'abord avant de l'émouvoir. Ils venaient sans ordre s'installer dans ma tête et dévalaient sur ma page, se pressaient, s'entrouvraient laissant passer l'imaginaire qui s'en réjouissait, forçant je le savais le spasme qui me soulevait à l'enrouler dans ces mots qu'il lisait plusieurs fois, les murmurant pour lui seul, puis les apprenant secrètement comme si d'un coup ils ne m'appartenaient plus mais devenaient ses mots à lui, ceux qu'il regrettait ensuite de n'avoir pu m'offrir.

L'échange était si riche, si tellement étonnant d'originalité ! Les mots, petits bouts de papiers venus de n'importe où, se posaient dans mes poches ou dans son livre ouvert, s'installaient sous sa tasse à café un matin par hasard, et dans la boîte à lettres de notre maison arrivaient des messages postés la veille, pour la tendresse ou pour le rire, ou pour les deux.

Mais parce que l'amour passionnel ne se contente pas de l'ordinaire, il devient exigeant, et appelle d'autres mots ceux qui entrèrent

quelquefois dans ce que j'appelais mes lettres de décompression.

Ces mots-là étaient de ceux que l'on cache, de ceux qui n'ont pas d'équivalence dans le langage parlé. Ce sont les mots du mépris, de la colère, du définitif, de la dérélition.

Lorsque la douleur jaillissait, pour un rien, pour une erreur d'estimation de l'autre, d'une incompréhension qui s'augmentait à vouloir se résoudre, je m'éloignais, je me coupais de lui. D'abord par le regard qui ne voyait plus qu'un autre, et puis par le recul couleur de dégoût proche de la nausée.

Peut-être parce que je savais que l'instant ne durerait pas, mais le savais-je réellement dans l'instant ? peut-être parce que le corps meurtri appelle à son secours tout ce qu'il sait pouvoir l'apaiser, je m'appuyais sur la page, laissant courir comme un forcené le stylo qui permettrait à l'hémorragie de libérer le verbe au goût de fiel qui se répandait sans contrôle.

Ensuite, il arrivait que la source se tarissant, les larmes s'embrouillent sur les derniers mots qui n'étaient plus soudain que douleur au plus mal contenue.

Et c'en était fini des belles tirades où la force de l'implacable mépris se disputait la primeur avec les décisions irrévocables, les mots fondaient soudain dans une odieuse mélancolie qui me laissait exsangue.

Quelquefois pourtant ces lettres que je gardais précieusement cachées pour certaines, dépassaient pour d'autres très discrètement mais très sournoisement du livre que je lisais. Je les retrouvais alors annotées pour ma plus grande satisfaction de petits mots tels que " la colère te va bien mon amour, mais quelle souffrance, pardon " ou bien " redis-moi encore des choses aussi belles, de temps en temps, la violence est l'ennemie du quotidien... ". Ceci mettait bien sûr un terme radical à ma situation de " compressée " et j'y puisais un très grand réconfort.

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Si les lettres d'amour et de décompression se succédaient régulièrement dans mon tiroir personnel, d'autres écrits jaillissant de ma plume les rejoignaient. Souvent ils étaient le résultat d'émotions très quotidiennes. Il m'est arrivé d'écrire sous l'emprise de la plus sourde des colères devant le massacre de populations, devant ces femmes en souffrance, tellement bafouées, tellement torturées et tellement dignes, devant ces enfants sacrifiés, devant la folie des hommes. L'écriture de ces moments-là était gardée dans mon silence blessé de me sentir impuissante à les aider, coupable de n'être que moi dans mon petit bien-être quotidien.

Quand vint le départ de celui qui ne répondrait plus jamais à mes courriers, j'entrouvris cette porte fragile que représentait le bloc de papier devant la chaise vide et je couvris de cette encre couleur de larmes, d'incompréhension et de rage toutes ces pages qui, je le sentais construiraient mon salut, ma résurrection.

Tous les moments forts de ma vie ont eu leur place dans le livre des tendresses, j'y ajoute régulièrement un instant du vécu ou de celui qui vient de naître, cet incomparable moment qui n'existera qu'une fois et qui, pour cela, mérite une place de choix dans le récit.



Ecrire, mais pour quoi, pour qui ? Mais écrire pour rien, écrire pour tout, écrire pour le silence, celui qui peut-être va résonner plus loin, si loin qu'on ne sait pas, et c'est si bien comme ça...

Mars 2004

*L'instant où le murmure surgi du silence nous hèle doucement.
Et se tait.
Passants perdus dans les déserts de nulle part les êtres saignent
de n'être pas achevés.
Nul ne sait ce qui fermente au fond des âmes.*

Ecrire.

*Pour faire reculer nos misères.
Voir s'il est d'autres chemins que ceux qui nous égarent.
Une marche solitaire.
On s'enferme en soi-même et l'on demeure là.
A guetter le retour de la voix.
De cette voix sans mots qui pourrait se remettre à parler.
Bribe de souvenir d'un ailleurs vague et reculé.
Le temps ralentit le temps nécessaire à l'éveil.*

Jusqu'où descendre pour naître à soi ?

Geneviève